

JEAN DE LA VARENDE

# Tête-de-Soufre

*Présence de La Varende* | MMXIII







Cette édition  
spécialement réservée à  
PRÉSENCE DE LA VARENDE  
16, rue Jean de la Varende  
14250 Tilly-sur-Seulles  
a été tirée à :

12 exemplaires sur Japon nacré  
marqués A à L et réservés  
aux membres du Bureau,

25 exemplaires sur vélin Johannot  
numérotés 1 à 25  
et réservés aux membres donateurs,

50 exemplaires sur vélin Rivoli  
numérotés de 1 à 50 et réservés  
aux membres bienfaiteurs,

250 exemplaires sur vergé Rives Classic  
numérotés 1 à 250.

EXEMPLAIRE  
sur vélin Rivoli

N°

LA VARENDE

Tête-de-Soufre

PRESENCE DE LA VARENDE  
MMXIII





Dessin hors texte  
de Maïté Geiger





L'enfant naquît dans des circonstances singulières qui expliquent son nom : sa future mère, une forte et belle blonde, revenait de traire ses vaches quand elle trouva devant ses pas un grand cadavre couché sur le ventre, bras en croix, comme un crucifix à l'envers.

Après un émoi profond, mais bref, elle vérifia : l'homme vivait, mais il semblait à l'agonie. C'était un dimanche, tard ; les maîtres absents, elle seule gardienne du petit domaine ; la robuste basse-courrière, avec ses bras et ses reins de vingt ans, souleva le moribond sanglant, l'emmena jusqu'à sa chambre, près de ses vaches, et le coucha dans son lit.

L'homme portait deux blessures dans le dos, une sous chaque omoplate : on eût dit un encornement. Rose mît le premier appareil avec de la charpie et de la toile prises à ses chemises. Le blessé était un Bohémien, un vrai, un Zingare, de la race mystérieuse, inconnue, venue d'au-delà du

Caucase, dit-on, venue même d'au-delà du Gange : terriblement brun, des yeux vastes et doux, une bouche sanglante qui savait sourire langoureusement.

Le couple présenta le plus étrange contraste : la grande Rose, le soir, dénouait ses deux nattes énormes pour laisser, disait-elle, « reposer ses cheveux » ; leur flot couleur d'avoine, leur paillée blonde s'élargissaient simplement, et quand la femme se penchait sur son Gitan, l'union de cette lumière rémanente avec la bourre bleue, la tignasse de l'homme, haute et roide comme un bonnet tartare, formait une opposition presque douloureuse : deux races, les plus dissemblables de la terre, qui se réunissaient.

Après trois mois de soins vint la convalescence. Le beau blessé voulut plus encore : « Pas touche, fit-elle en honnête fille, chez nous pas de mariage derrière l'autel ! » Mais la rage tenait l'homme, si bien qu'encore titubant il s'en fut à l'église pour l'épouser, elle ravie d'amour, malgré le haro, la clameur

indignée de tout le pays.

- Je peux bien arriver à inscrire le nom du marié, dit le curé, mais pour le prononcer... bernique ! Il y a cinq consonnes pour une pauvre petite voyelle !

Et neuf mois comptés juste, Rose mit au monde son premier né, avec une terreur qui ne s'apaisait pas ; car, voici l'exceptionnel : l'enfant ne fut ni brun ni blond, il fut les deux... Oui, avec les yeux de velours, le tan, le jus de tabac de son père sur la peau, le petit avait le crâne couvert d'une perruque si blonde qu'elle tenait de l'albinos ; sa coiffe paraissait un bonnet d'argent tellement l'or y restait pâle. Un éblouissement de rayons, sur un visage de réglisse.

La semaine écoulée, on le nomma : « Tête-de-Soufre »... ce fut son seul baptême alors, car avant la fin du premier mois l'homme avait disparu, emmenant l'enfant.

Rose pleura tout un jour, à troubler son bétail par ses cris ; puis, en fille fière, reprit, le lendemain de ces vingt-quatre heures hurlantes, son rude

et simple travail, sans mot dire, restant simplement plus sévère, mais non moins serviable. On la respecta beaucoup.

\*

Onze ans après, alors qu'à la même heure tragique de jadis, un même dimanche, elle ramenait son lait, Rose vit dans l'allée un homme et un enfant qui l'attendaient, à la même place... D'émotion, elle posa ses « channes ». L'enfant ? elle l'avait reconnu tout de suite : « Tête-de-Soufre » ! Et lui ? L'homme était encore plus beau, ayant pris avec l'âge je ne sais quelle puissance nouvelle : un feu plus assuré brillait sur ses traits, émanait de sa fierté. Le petit était souple et long. Ah ! Tête-de-Soufre... son bout d'allumette flambait encore mieux sur ses traits plus noirs. Comme il la regardait, avec quelle attention, presque terrible.

Bras et jambes rompus, elle s'assit à même l'herbe haute :

- Toi ! fit-elle, toi et lui... Ah ! pourquoi es-tu parti ?

- Mes vengeancees ! dit l'homme ; une vengeance par poumon ! deux lâches m'avaient frappé, j'en ai déjà tué un.

Et il lança dans le tablier de la femme une navaja au manche de corne et de cuivre.

- Voici le couteau !

Avec horreur, elle jeta l'arme loin d'elle ; l'enfant la releva précautionneusement et la tint dans sa main close. L'enfant ne quittait pas la femme des yeux.

- Et d'un ! Reste l'autre ; celui-là, faut que je le rejoigne où l'enfant ne peut suivre ; je te l'ai ramené ; mais je revierdrai le prendre plus tard. N'aie crainte !

- Je ne veux pas que tu le reprennes, dit-elle avec rage. Pourquoi me l'as-tu volé ?

- Pour qu'il ne fasse pas un pousse-char-rue ! S'il veut rester près de toi, il saura le dire, plus tard.

- Est-il baptisé ?

- Oui, à la mode de chez nous.

- Païen !

Alors eut lieu une chose

curieuse, presque grotesque, mais touchante par son éclat de conformisme, sa brutalité de principes : la Rose avait empoigné l'enfant, et puisant dans un couvercle de channe l'eau de l'ornière, la lui jetait à la figure, tandis qu'il criait de peur et que sa mère proférait : « J'te baptise, par le Père, le Fils et le Saint Esprit. » Puis, triomphante :

- Emmène-le donc, maintenant qu'il est chrétien !

L'homme rit de ses belles dents :

- C'est pas long ni cher, en tout cas. Bon !

Il la regarda longuement, doucement :

- Après le baptême, faisons le mariage, viens !... j'ai souvent languï de toi.

Elle trembla, mais le repoussa de toute sa force :

- Jamais ! cria-telle, je ne veux plus rien connaître, me suis gardée dix ans ; ce ne sera pas pour le plaisir d'une nuit, ni d'un tueur ! Pars ou reste, moi je m'en vais.

Elle reprenait ses channes, mais sur un mot de l'homme, en langage inconnu, l'enfant s'avança vers elle et lui toucha la main, sa main crispée sur les

buires...

- Mon Jean, fit-elle en fondant en larmes, mon p'tit Jean...

- Alors, tu le gardes ?

- Si je le garde ? Failli, va !...

- Et il faut toujours que je m'en aille ?

- Oui.

- Sans rien ?

- Je puis te donner de mon argent...

- Non. Adieu.

L'enfant eut un mouvement désespéré et tendit ses deux mains tremblantes :

- Papa... Oh !

- Je reviendrai, Strybö... et peut-être qu'alors je vous reprendrai tous les deux. Tu comprendras plus tard. Chez nous, vois-tu, il y a des choses dont on ne rit point et dont on ne pleure pas.

Il allait partir : l'avenue s'étendait toute droite. L'enfant suivit ; Rose, bizarrement attirée, suivait aussi, et quand ils arrivèrent à la grille, ils se tenaient la main tous les trois. Sur le seuil, l'homme se tourna vers sa femme et la prit dans ses bras ; elle eut un mouvement de visage et cependant rendit le

baiser. Puis le Gitan souleva l'enfant inondé de larmes muettes, le baisa sur les deux joues, le reposa :

- Au revoir, mon Strybö... Hernouatz..., Strybö.

- Papa !

Il s'en allait. L'enfant courut soudain, brandissant le couteau oublié :

- Papa !

- Garde-le pour toi, mon Strybö.

\*

Comme la mère et le fils rentraient le long de l'allée, ils rencontrèrent le maître. Elle lui raconta tout de suite son étrange aventure, finissant, avec beaucoup d'émotion, par demander :

- Est-ce que je pourrai garder le petit ?

- Voyons, tu veux rire... La maison est bien tombée, mais elle aura toujours du pain pour un enfant, ton enfant, la grande Rose. La Tête-de-Soufre n'a point l'air bête et tu verras qu'il nous fera bon service. Qu'est-ce que tu sais faire, le mioche ?



Tête-de-Soufre renfonça ses larmes : il leva sa frimousse :

- Tout, répondit-il en écartant les mains...

Ils rirent :

- Garder les vaches, au moins ?

- Non, mais j'apprendrai vite... Je sais tresser des paniers, faire la cuisine (il commençait par ce que sa finesse d'enfant lui disait de montrer), construire des cages, dresser les animaux, souder au fer chaud et mailler du filigrane en résille.

- Sais-tu lire ?

- Non, répondit-il avec un peu de tristesse. (Mais il se reprit, peut-être fallait-il défendre la science de son père?) Mais mon père m'a montré bien des choses. Je passe dans l'échelle, je tiens les équilibres... et je faisais le tapis !

Ils se regardèrent, amusés, incrédules.

- Tenez, dit l'enfant, hop !

On ne vit plus qu'une masse brune qui tournait dans une virée étonnante, se juchait sur une grosse pierre pour y cabrioler. C'était le long d'un poteau à

lessive ; là, l'enfant tata le fil de fer d'un pied et s'aventura sur sa ligne...

- Jean, prends garde ! criait la mère, Jean, tu vas te « péri » !

Prends garde ? Ah ouiche !

Le fil traversé, l'enfant attrapait la gouttière, y montait comme un écureuil, arrivait au toit de la maison et courait sur le mince chemin de tuiles, à vingt mètres en l'air, pour revenir en y marchant sur les mains...

Rose avait caché sa tête dans son tablier et gémissait de terreur. Le maître se mit à rire :

- Ma bonne Rose, dis donc, on pourra toujours en faire un couvreur !

\*

Mais le malheur vint : le vieux maître, qui avait de longs baux, vit ses impositions dépasser ses revenus. Une grange s'envola dans une « foudre » de vent... Fallut vendre. Le maître donna cinq cents francs à Rose, restée quinze ans chez lui, qu'il emprunta peut-être. La

mère et le fils partirent chercher une place. Elle trouva vite, car elle avait si bonne réputation ! Elle trouva malgré la répulsion qu'inspirait Soufre, l'enfant du païen. Le cœur gros, elle lui portait sa pitance dans la bergerie, avec les journaliers d'occasion qui ne mangeaient à table de maître. Puis, inexorable mystère, la mère mourut, emportée par une de ces maladies fougueuses des gens puissants, des fortes carènes paysannes qui luttent, solides, jusqu'à la septième vague, pour sombrer d'un coup, subitement.

Alors la détresse fut sur le petit. Ah ! souffre, pauvre Tête-de-Soufre :

- J'veux pas garder ça chez moi, dit le maître, va le mettre à l'Assistance.

L'Assistance ! Un an de paysannerie avait fait de ce lieu-là, pour l'enfant, le pendant effroyable de l'hôpital. Deux heures après il courait, dix kilomètres plus loin, dans les champs, avec son baluchon guère plus gros qu'une miche.

Il erra trois jours, tirant vers

le Sud où le conviaient ses affinités de race, vivant de noisettes et de pommes vertes, et il serait mort de misère au long des orées, des haies, si un vieux berger ne lui eut donné du lait et du pain. Quand le maître vint au troupeau :

- Qu'est-ce que c'est que ce gosse ?
- Un p'tit qui connaît le mouton, fit le berger, et m'est avis qu'il ferait bon « pâtou ».
- Comment t'appelles-tu ?
- Tête-de-Soufre.
- J'vois bien, mais ton nom de justice.
- Jean.

Jamais il n'aurait livré son nom de Strybö, le nom réservé à son père seul, son vrai, son beau nom.

- Demeure, lui dit Maît' Lérot.

Il demeura, sans gages ; ne soufflait mot de sa science baladine, sachant trop le mauvais renom qu'il en aurait pris. Point de gages mais pourboires à coups de sabots, et la fois qu'il perdit une brebis, une telle fouaillée avec une houssine de frêne que ses haillons volèrent.

Il ne se révolta pas ; il avait

eu tort de laisser partir la brebis au bois. La race de sa mère lui montrait le dommage et attendait le châtimement. Il pleurait de souffrance abominable, mais il sut dire :

- J'l'ai pas volée, Maît' Lérot...

Le métier ne lui déplaisait pas, il surveillait bien ; empêcher que les bêtes ne gagnent les trèfles, car de gonflement il peut en mourir des douzaines treizée ! Veiller à la « douve », l'herbe qui tue ; enrégimenter les agneaux, indociles et charmants ; aider les braves mères... mais cette solitude molle le faisait parfois crier d'angoisse mal définie, surtout au début quand il n'était pas encore lié de tendresse avec ses chiens.

Puis le souvenir des temps révolus lui assiégeait le cœur ; les roulottes, les tentes, les haltes au bord des chemins de montagne, les soleils noirs de Castille - et surtout cette fumée des feux du soir qu'il sentait encore lui piquer les yeux. Quel triste monde, maintenant, que le sien !

Alors, du fond des champs

immenses, il guettait les routes et, quand il voyait passer une voiture longue avec une cheminée sur le toit, confiant le troupeau aux chiens, il courait dans les chaumes où saignaient ses pieds nus. Pourtant, jamais il ne trouva de vrais Zingares, ni Gitans couleur d'argile rouge ; nul ne parlait sa langue, le sanscrit des ancêtres, et si quelques mots en étaient connus de ces Catalans, en braves Espagnols, qui lui proposaient des victuailles, lui offraient de l'emmenner, comprenant que ce petit était de caste supérieure à la leur. Fièrement il refusait, et dans l'étendue plate, revenu à ses moutons, l'enfant regardait l'insensible décroissance de la roulotte sur l'horizon pâle.

Ce qu'il attendait, c'était le retour du père, le retour promis... Quand il sentit bientôt que cet unique espoir faiblissait, il céda, malgré sa vague crainte bien orientale de changer le destin, il écrivit. Oh ! rien d'une lettre, mais des signes mystérieux charbonnés sur des murs, aux quatre routes des points cardinaux, qui traversaient la

commune, l'alphabet des Zingares, qui n'est qu'hiéroglyphes, les signes donnaient le nom de l'homme, de sa tribu, disaient que l'enfant attendait, malheureux.

Alors il fut plus calme et commença d'aimer le troupeau ; l'inscription arriverait. Quand ? Où ? Nul ne pouvait le dire, mais il n'avait pas oublié la langue secrète, la graphie particulière, car il vit souvent des Bohémiens, même impurs, s'arrêter devant les signes et se parler entre eux.

\*

Le troupeau prospérait et un peu de considération en vint sur l'enfant qui ne s'en aperçut pas. D'autres soucis l'agitaient. Que son père ne le retrouvât pas, ayant tout perdu du grand art et bon à ne faire qu'un « pousse charrue », comme l'avait dit jadis le grand Zingare. Il reprit ses tours, à nuit close, pour n'être point vu, ou le jour à l'orée des bois. « Rouitt' Tempête ! Rouitt' Grand-Vent ! »

et les deux chiens savaient qu'ils devaient avoir l'œil aux moutons. Il y avait surtout un chic endroit, un ancien atelier de scieurs de long, plein de sciure, sciure de pin, rouge comme carotte ; sciure de hêtre, pâle comme farine, et un grand sautoir fait par la « chèvre » à débiter. Une autre place, bien plus belle encore, faisait rêver le petit jongleur.

\*

Un dimanche, au début de l'été, où l'on attendait les « touzeurs », les animaux avaient été laissés aux bergeries pour « dégorger » la toison. Soufre avait donc son après-midi libre dans la ferme, et la solitude aussi, car il ne restait dans la maison que le fils unique de Maît' Lérot et une jeune fille pour le garder. Le petit Lérot était un peu infirme si l'on assurait qu'avec l'adolescence il retrouverait de la force ; mais alors il n'avancait qu'au moyen de béquilles. Soufre le regardait de loin, sans envie de tout le bonheur matériel



dont jouissait le malade ; il le plaignait, d'autant que le petit Michel semblait doux et que parfois il souriait au pâtre. Seulement jamais le berger ne l'eût osé approcher rien qu'à cause de ses beaux habits.

Mais ce soir-là, Soufre était grand, Soufre était riche, quand Soufre entra dans la grange aux pommes !

Y subsistait un pressoir de jadis, machine gigantesque et noire, un éléphant, dans le coin sombre du fond. Juste au centre, on voyait le piloir à pommes que Soufre guignait pour son ébat : une longue rigole de grès, circulaire, dans laquelle tournaient autrefois deux meules verticales qui écrasaient les fruits pour préparer les marcs ; les meules viraient autour d'un axe où elles tenaient par une forte tige de fer. Maintenant les grands disques calcaires avaient été enlevés ; ne restaient que le poteau central et sa barre en équerre double, en croix, à deux mètres du sol. Quelle splendide barre fixe ! D'autant que les marcs successifs avaient comblé l'intérieur du rond de

pierre et faisaient ainsi une estrade sur-élevée, et douce comme un tapis élastique. On ne se servait plus de tout cela, mais Lérot, grand fermier, le conservait par tradition de maison noble. Soufre allait l'utiliser, et comment !

Il faisait soleil, des nuées languissantes traînaient dans le ciel ; ô beau dimanche silencieux.

Soufre rejoignit sa cachette et défit son paquet. Le cher maillot rose n'avait pas trop souffert des mites, mais sa ceinture de léopard !... elle montrait son cuir blanc à bien des places. Le père la lui avait apportée triomphalement, en surprise : «Strybö ! Du vrai léopard...» Sa belle bouche se tordit, mais il était courageux, il se redressa : fallait travailler pour le père.

Il se mit tout nu, passa le maillot qui s'arrêtait au mollet. Tant pis, y fit un bourrelet « comme les athlètes ! » et le léopard parut neuf, une fois sanglé. Alors il eut le sentiment du miracle tellement il se sentait léger, vif, prêt à s'envoler tout droit ! C'est que, pour une fois, il était délesté de ses lourds haillons,

vêtements d'homme abandonnés à un enfant et doublés, redoublés de pièces en toile à sac, en cuir même, qui pesaient comme armure et pendaient comme haubert.

En trois bonds, il fut sur son estrade : « Et vous allez voir, m'sieurs-dames ! ce que vous allez voir ! » D'abord il commença par des « équilibres » pour se dérouiller, car ils exigent un travail souple et inconscient de tous les muscles du corps. Puis vinrent les sauts périlleux, du sommet du poteau ; puis le « crapaud » autour de la berge de pierre : les bras passés entre les genoux, jambes horizontales, on progresse sur les mains : faut beaucoup de force... et peu de poids. Hélas ! Il avait peu de poids, mais ses bras étaient solides. Enfin il prépara le « massacre », le « numéro » redoutable de jadis ou, bien droit devant une planche, il attendait les couteaux qu'à dix pas son père lançait à toute volée. Les poignards encerclaient sa petite personne au centimètre près, et deux haches, qui arrivaient grondantes, terminaient l'exercice par une sorte de

bonnet de Mercure terrifiant, deux ailes d'acier au bord de sa tignasse, contre ses oreilles.

A la craie, il dessina sur la porte une vague silhouette humaine et débuta avec son vieux couteau de pâtre, gardant la navaja pour la fin, car les haches étaient trop lourdes. Il bonimentait, comme le père, qui bavait tant de langages : « Attention, messieurs ! Achtung, Herren ! Take care, gentlemen ! Voyez, l'enfant n'a même pas peur ! Ah ! il connaît son papa ! Comme le fils de Guillaume Tell... Tel père, tel fils... Regardez : il sourit ! »

Pzummp ! le couteau filait et touchait la ligne blanche ; Soufre courait le détacher et recommençait : Pzummp !

De cet exercice-là il était sûr car, en gardant ses moutons, il « piquait » souvent deux heures de suite dans les troncs de pommiers. Et encore, s'il avait osé se servir tout le temps de la navaja, faite pour ce jeu, si bien équilibrée, il aurait piqué une mouche ; seulement il tenait trop au

beau couteau et savait bien que le choc déliait les manches, les manches ornés, surtout.

- Et maintenant je termine par la grande « navarrha », le couteau du sang ! Regardez, mesdames ! Ne fermez pas vos yeux, jeune fille ! Regardez ! Un pied de long et une lame de Tolède. Sur la lame : « Recuerdo Toledo ». Attention... je la balance, je la recule, elle part : au cœur !

Pzummph !

La terrible lame traversait presque la porte où elle restait, vibrant comme de colère.

- Un bravo, messieurs, un petit bravo pour le guerrier...

Il battit des mains. Mais, tout à coup, il lui sembla entendre une sorte d'écho... un bravo grêle qui répondait au sien. Ah ! par exemple. Mais il n'y avait là que le grand pressoir et du soleil par la haute porte. « C'est dans mes oreilles, pensa-t-il. maintenant aux boules ! »

- Le jongleur Tête-de-Soufre... Voyez sa tignasse qui n'est point fausse : tirez,

mon petit, on peut (Soufre tirait sa houppe) : Aïe !... C'est sa façon de dire merci ! Donc, le jongleur Tête-de-Soufre va vous montrer sa grande manière. Il commencera comme les enfants de l'école : deux boules (c'étaient des pommes de terre soigneusement lestées pour avoir le même poids), puis trois boules, ce qui, déjà, est professionnel ! Voici quatre ! Attention : c'est fort !... Et cinq, enfin ! Et nous sommes vingt au... Raté ! Il faut reprendre... - Au monde... - Ioupp !... - qui pouvons faire ça !

L'enfant jonglait dans le soleil, devant la porte, et un jet de feu incessant semblait sortir de ses mains follement vives, un jeu qui s'incurvait de plus en plus haut à mesure qu'augmentait le nombre des boules. Cela lui faisait comme une arche de lumière dont le cintre se perdrait bientôt dans les ténèbres du chaume.

- Plus vite, plus vite ! criait Soufre.

Et il dansait sous son arc de triomphe incessamment fuyant. Incessamment renouvelé...

- Bravo ! cria, alors nettement une petite voix...

L'édifice brillant s'écroula du coup... Soufre avait tourné la tête : l'infirmes, à la lucarne du pressoir, regardait. Il venait avec sa gardienne.

Le petit jongleur était affreusement pâle : « Tout est perdu... Les voilà ! » Soudain, il bondit dans une sorte de rage : « Tant pis ! »

Quand les arrivants parvinrent, il était juché sur la barre et leur cria à la figure :

- Le grand soleil !

Soufre, avant de fuir, aurait montré ce qu'il savait faire... Il se ployait, se lançant, lame, ressort, élastique, acier. Il commença d'animer son corps au long de ses bras, de lui imposer une cadence de plus en plus haute, qui l'emporta bientôt et le fit virer comme une pièce d'artifice autour de son clou, dans une giration où il devenait presque indiscernable, grisâtre... Puis, d'un seul coup, sautant, il tomba sur un genou, devant l'infirmes ébloui, doigts devant la bouche, épanouissant ce salut des bras

qui fut jadis un baiser double.

Mais il ne dura guère, le beau geste !

Le souvenir de Maît' Lérot revint immédiatement, l'implacable Maît' Lérot, qui saurait ce « retour de païen » ! Soufre se laissa choir sur le sol, ses genoux grêles définitivement sortis du maillot, un pauvre visage caché dans la touffe jaune, sanglotant à fendre l'âme, avec toute l'inquiétude du monde en soi.

Ce qui suivit augmenta encore sa détresse, où tout se battait dans une confusion impossible à démêler. L'enfant infirme lui souleva la tête et la jeune fille essuya ses larmes. Mais sa terreur du maître était si forte qu'elle seule lui parvenait, seule lui faisait dire :  
- Merci, m'sieur Michel ; merci, m'am'zelle Marie... Mais laissez-moi partir, que je prenne mon paquet avant qu'il vienne... maît' Lerot... que je me sauve...

Que cet enfant et cette douce fille fussent des protecteurs n'arrivait point à son esprit encombré



d'angoisse. Mais l'infirmes était - d'une race qui commandait ferme ; il tapa du pied sur l'herbe :

- Je te défends de partir, entends-tu ! Tu resteras pour moi, tu entends, Tête-de-Soufre, tête de pioche !

Alors Soufre se calma ; il retrouvait la dureté familière, l'accent qui fait plier :

- Vous ne me vendrez donc pas, monsieur Michel ?

Le petit haussa les épaules et, gardant ses béquilles aux aisselles, tendit ses mains vers le jongleur qui, croyant qu'on voulait lui tirer les oreilles, avança le cou en mêlant du rire à ses larmes. L'enfant le prit aux oreilles oui, mais doucement pour tirer la tête blonde à lui... Et il baisa Soufre sur la joue. Soufre se mit à trembler comme d'une fièvre de juin.

Et il tremblait encore en attendant le retour du maître. Peut-être qu'il y avait de la farce, là-dessous... D'avance il avait porté son baluchon au creux d'une haie pour fuir sans rien attendre. Et il guettait. Lérot entra,

appela Michel... - « Oh ! la ! la !... » -  
et ressortit, tranquille, avec un panier  
pour cueillir de la cerise. Son regard,  
même, effleura Soufre.

Michel appela aussi :

- Soufre ! Arrive, Soufre !

Le petit maître, sur le pas de  
la porte l'attendait... Soufre s'approcha  
et eut dans les mains, ô merveille !  
sphère de rayons chauds, odorante et  
grenue, une orange magnifique...

- Pour jongler ! fit le malade en riant  
sans bruit.

Ce fut le seul cadeau que  
le petit Soufre reçut dans toute sa vie  
campagnarde.

\*

Il avait donc un protecteur,  
presque un ami. Le secret, entre  
eux, était chose douce ; l'entente se  
manifestait par un clin d'œil, un furtif  
sourire qu'il attendait, palpitant, se  
demandant si aujourd'hui ce bonheur  
durerait. Quand, du lointain des

chaumes, il regardait pointer les toits roux de la ferme, il sentait trembler en lui l'émoi d'une tendresse. Soufre espérait l'hiver avec une impatience presque folle, car la saison froide le ramènerait avec ses troupeaux au bercail.

L'influence de Michel agissait en faveur du pastoureau, d'ailleurs excellent gardien. La présence d'esprit et l'intuition nécessaires, il les avait. D'un seul coup d'œil il vérifiait ses bêtes distendues sur deux hectares, comprenait leurs désirs, les devinait, et sa science animale avait dressé les chiens de telle manière que les cabris semblaient avoir accédé à une sorte d'humanité, silencieuse, mais complètement intelligente. Cela fut marqué dans un comice agricole qui resta un événement.

Le pâtre y avait conduit ses deux chiens, grâce à l'action de Michel, et il eut son triomphe. Dans quel invraisemblable accoutrement, par exemple ! Emprunté aux uns et aux autres, qui ne proposèrent pas ce qu'ils avaient de meilleur. Son veston lui

tombait aux genoux.

- Ça fait paletot, qu'il disait, joyeux.

L'enfant avait connu la foule, les spectateurs, et quand les plus sûrs pâtres eurent la foire au ventre de tant de regards, lui, Soufre, rayonnait. L'enfant de cirque s'épanouit en face d'un si beau public ! Sans grands gestes ni cris, il fit réaliser un merveilleux travail à ses bêtes : ramener le troupeau, le distendre, comme en vaine pâture, le mettre en file pour la route, transporter même l'agneau... Il eut le premier prix.

Soufre arriva devant la tribune, entraînant la curiosité de la foule qui l'avait applaudi, tira bravement sa casquette, sa « bâche », qui lui cachait les oreilles ; alors, pouff ! sa tignasse claire monta comme une houppe, une huppe, tandis que son nez court se dressait aussi.

- Vive Tête-de-Soufre ! crièrent les bergers...

- Tête-de-Soufre, reprit la foule, bravo, Tête-de-Soufre !

Il reçut une belle plaque verte avec de l'or dessus, qu'il tendit à Maît' Lérot, tout

content. Un grand flot de rubans qu'on lui épingla sur son veston et qui descendait au genou, et deux autres flots pour les chiens. Il les décora au collier et les baisa sur leurs truffes. La foule redoubla ses bravos... Dame ! alors, le sang païen explosa de joie ; malgré ses godasses, Soufre exécuta deux sauts périlleux, partant du sol (ce qui est très difficile) et retourna vers les paddocks en faisant la roue, une roue éblouissante, singulière extrêmement car, la tête en bas, le veston immense retombait et cachait ses mains, de sorte que le jaillissement semblait sortir d'un paquet de loques... On voyait une énorme ceinture rouge (sa fierté : quatre mètres de long !).

En l'air, les souliers de poseur de rails, géants.

\*

On en parla dans les fermes ; il devint quelqu'un. Michel et lui se virent ouvertement, avec la permission de la patronne. Soufre dut apprendre à lire par

l'objurgation de Michel, et après le travail, le soir, il rejoignait le pédagogue au village. Le pays, avec le chômage, était infesté de rôdeurs ; Michel admirait le courage de Soufre, qui rentrait, si tard, sans trouble aucun : « Eh, là ! disait le gosse, quoi qu'ils me prendraient ? Et puis leur ficherais mes souliers dans la figure... Les tuerais net ! »

Ils causaient alors dans la petite chambre, au-dessus du bercail, que Michel avait obtenue pour son ami, lumière éteinte afin de respecter l'économie fermière. Michel écoutait les récits de Soufre : le petit Bohémien était imprégné de distances, d'espaces et d'inconnu. Plutôt que de décrire ce qu'il n'avait vu que de la piste ou de la roulotte, il nommait les villes et les fleuves, les monts : Grenade, Turin, Budapest, le Danube, le Guadalquivir... Michel le considérait avec une curiosité passionnée, comme un objet de sûre provenance dont la seule origine émeut.

L'infirme s'intéressa même au cirque : lui, qui se traînait, participa

de ces légèretés surhumaines, de ces victoires contre le poids, de la mobilité miraculeuse ; même il tenta d'apprendre le jeu des « billes courantes » où l'agilité des doigts seuls est nécessaire : dans un pli de paumes, cacher des boules, les maintenir entre deux phalanges à peine incurvées, les faire jaillir au bout des ongles. Soufre disposait les trop longs doigts minces de son ami et l'encourageait soucieusement.

On finissait toujours par évoquer le père, si beau, quand vêtu d'argent il jonglait avec Soufre lui-même couvert d'or, juché sur sa tête et relançant les sphères de miroir jusqu'aux cintres.

- Mais pourquoi est-ce qu'il t'a laissé, questionnait Michel, puisqu'il t'aimait ?

Soufre baissait la tête et ne répondait point ; comment dire à ce garçon des villages que l'homme des routes cherchait à tuer et qu'il avait déjà tué pour son honneur avec cette navaja qui était là, tout près, sur la poutre ?

\*

Une nuit tiède, ils étaient tous les deux à la fenêtre, au-dessus des moutons et contemplaient les hautes étoiles. Soufre avait expliqué le « Chemin de Saint-Jacques » qui mène à Santiago d'Espagne, la ville pleine de cierges ; grâce à lui encore, Michel pouvait distinguer près du timon du « Chariot » la toute petite étoile que les Arabes nomment le Conducteur et dont ils se servent pour estimer les vues perçantes. Soufre, las de son travail, finissait par sommeiller.

L'infirme rêvait en face des mondes pétillants.

Son oreille distingua un pas sur la route lointaine, pas qui, subitement se tut. Quelle longue station ! Cela l'étonna et il se pencha vers l'extérieur. Il vit une grande ombre qui avançait précautionneusement dans la cour herbeuse, en traînant la jambe. Son sang ne fit qu'un tour ! L'homme tirait vers la bergerie ! « ...le Boiteux » ! Depuis un mois, on parlait d'un errant qui faisait peur.

Il réveilla Soufre qui,



immédiatement dispos, se pencha aussi, et violemment :

- Il vient voler mes agneaux ! Ah !

Il s'apprêta à sauter dehors, sa navaja aux dents :

- N'aie pas peur, Michel !

Mais la chienne Tempête accourait à l'attaque, muette, en bonne moutonnière. Soufre attendit et ce qu'ils virent avait l'affreux silence du rêve : la bête avait bondi à la face de l'homme ; l'homme fit un geste brusque et la grande labri tombait sur le côté, morte, sans une plainte...

- Il lui a coupé la gorge, gronda Soufre avec fureur.

Soufre était déjà en bas, dans l'ombre dense du bercail ; il y marchait vers l'homme :

- Arrête !

L'homme eut un retrait, sembla, en ramenant ses mains, chercher une arme...

\*

Soufre se ramassa :  
« Zumph ! », le grand couteau, à six  
pas, volait. L'homme le reçut en plein  
corps, ployait, tombait... Soufre bondit  
en avant au clair de lune, agité d'une  
intuition terrible.

L'homme, couché sur le  
côté, dit plaintivement :  
- Strybö... ô mon Strybö !

*Tête-de-Soufre, Le jour,  
12-15 septembre 1936.*





Cette édition a été réalisé par  
**PRESENCE DE LA VARENDE**

AZ Com' Impression  
4 ter, avenue de la Forêt Normande  
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 23 mai 2013.

